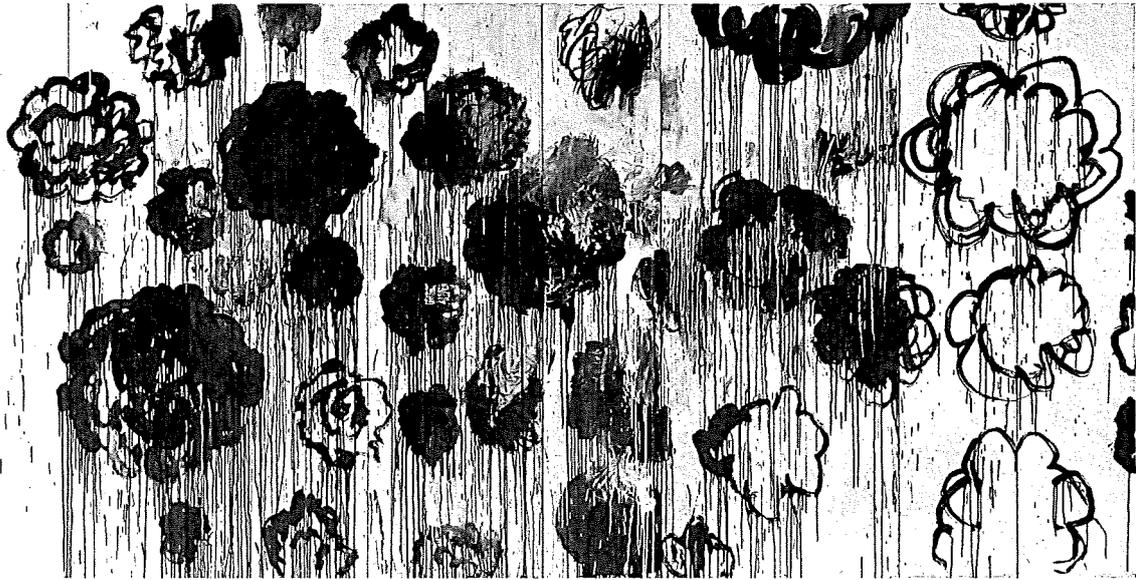


LES GESTES DE CY TWOMBLY



Blooming, 2001-2008 Acrylique, crayon à la cire sur 10 panneaux de bois 250 x 500
Collection particulière © Cy Twombly Foundation, courtesy Archives Fondazione Nicola Del Roscio

Le Centre Pompidou présente actuellement une remarquable rétrospective de l'oeuvre de Cy Twombly. C'est l'ensemble de la carrière l'artiste qui est ainsi retracé à travers un parcours chronologique rassemblant 140 peintures, sculptures, dessins et photographies sélectionnés par Jonas Storsve, commissaire de cette exposition.

Cy Twombly est né en 1928 à Lexington en Virginie. Après ses études, entre autres à l'Art Students League de New York où il rencontre Robert Rauschenberg, il séjourne au Black Mountain College où il côtoie Franz Kline, Robert Motherwell, John Cage ou encore Merce Cunningham. En 1952, il se rend en Europe et en Afrique du Nord en compagnie de Rauschenberg. A son retour, il va réaliser ses premières toiles couvertes d'écritures. Pendant l'été de 1957, il revient en Italie et en 1959, il épouse Luisa Tatiana Franchetti. Il vivra désormais entre l'Italie et New York devenant ainsi le plus européen des peintres américains. Pendant cette période, son oeuvre prend des aspects plus charnels et sensuels.

En 1963, il réalise un cycle de neuf peintures ayant pour sujet les crimes de l'empereur romain Commode ; on ne peut pas s'empêcher de lier la violence présente dans ces oeuvres au récent assassinat de J.F. Kennedy. Il s'agit-là du premier grand cycle autour duquel l'exposition de Beaubourg s'articule. Le second date de 1977-78 et s'intitule « Fifty Days at Iliam ». Le troisième, « Coronation of Sesostris » (2000) est constitué de dix toiles – les premières de couleurs jaune et rouge, les dernières en noir et blanc, comme autant d'étapes du dieu Râ traversant le ciel de l'aube à la nuit.

L'accrochage, bien que strictement chronologique et assorti de cartels pédagogiques (qui, comme c'est trop souvent le cas, donnent plus d'importance aux différents contextes qu'à la peinture elle-même) est agréablement lumineux et aéré. Il permet ainsi au visiteur d'appréhender chaque oeuvre dans sa singularité ce qui revient à l'extraire des poncifs sur le graffiti et sur l'immense culture du peintre. Certes, il s'agit-là d'éléments qui appartiennent à l'oeuvre, mais ils sont à considérer comme des moyens et non des fins.

« Un enfant de 5 ans pourrait le faire ».

Cy Twombly ou la liberté reconquise.

Rétrospective Cy Twombly, Centre Pompidou, Paris. Dans une salle un peu en retrait de la scénographie générale, le spectateur découvre sept dessins à la cire et mine de plomb sur papier quadrillé. La série date de l'été 1957 et s'ouvre par un portrait photographique de Betty Stokes, épouse Di Robilant, réalisé par Twombly. Cet été-là, l'artiste passe une partie de son temps en Italie, à Grottaferrata, chez son amie, mariée à un aristocrate vénitien (Alvise Di Robilant). Le couple vient d'avoir un premier enfant. Au cours de ce séjour estival, Twombly réalise huit dessins, offerts à ses hôtes (l'un d'eux sera extrait de la série et probablement égaré). Ces dessins de format modeste (21,6 x 29,9 cm) sont très puissants : nerveux comme des gribouillis d'enfant, hauts en couleurs (le rose, le rouge et l'ocre dominant), ils augmentent en intensité, l'occupation de la page oscillant entre réserve et saturation, sur plusieurs modes. Avec son sens du brouillon très maîtrisé et « proprement » éblouissant, Twombly propose ici des dessins hors genre : ni dessins d'enfant (ils revendiquent une intention artistique), ni dessins d'adulte acculturé (ils sont libérés du sens de l'ordre qui contraint généralement nos traits), ni dessins d'adulte copiant seulement l'enfant (ils portent une émotion non feinte). Devant ces sept morceaux de papier accrochés dans l'exposition, on mesure l'effort intense requis – contre toute apparence, dira-t-on – par ce type de dessin. Abandonner les conventions, déjouer les automatismes, libérer l'usage des couleurs, se débarrasser des couches d'habitudes durcies par l'apprentissage, retrouver une énergie proche de celle des enfants, lui faire une place, la maintenir, l'assumer, l'augmenter : cette opération est évidemment artistique et réclame un vrai travail. D'autres dessins s'inscrivent dans ce registre, comme ceux de 1954 réalisés à Augusta en Géorgie, ou la série plus récente intitulée *Coronation of Sesostris* (2000), parmi tant d'exemples.

On pense alors spontanément à cette affirmation appartenant sans aucun doute au panthéon des idées les plus vite faites sur l'art contemporain : « Un enfant de cinq ans pourrait le faire ». On s'en croit désormais quittes – l'expression a été suffisamment commentée –, il s'agit seulement là de la manifestation d'un ressentiment conservateur et, au fond, stérile. A priori, ce jugement insulte l'art contemporain autant que les dessins des enfants. Pourtant, tous les jours, du moins suis-je tentée de l'imaginer, quelqu'un prononce cette phrase dans quelque institution muséale, ou en tout cas la formule pour lui-même. En visitant la rétrospective Twombly, j'ai pensé pour la première fois à ceci : peut-être pourrait-on détourner positivement l'affirmation facile (mais néanmoins tentante), pour y voir un magnifique et complexe aveu d'impuissance.

Mon fils aura 5 ans dans quelques semaines. Il aime vraiment dessiner, même si la frustration de ne pas y parvenir avec suffisamment de maîtrise le fait parfois entrer dans des crises de découragement difficiles à endiguer. Il envie mes dessins d'adulte, pourtant ridicules – car il faut bien l'avouer, je suis, comme beaucoup de gens peut-être, une sorte d'analphabète du dessin. Julien formule ses exigences et je reporte docilement sur le papier les conventions depuis longtemps intégrées : un rond pour le soleil, avec des rayons autour et un sourire à l'intérieur, des V pour les oiseaux, deux lignes pour faire un tronc, une ligne rebondissante pour le feuillage, la même que pour les nuages dans le ciel, ceux-là toujours en bleu, etc. (je vous épargne la description de mes bonshommes, vous connaissez). Je suis désolée de voir qu'il imite de mieux en mieux cette version pauvre et conventionnelle du dessin. J'aime pourtant son sens incertain des formes, l'asymétrie générale de ses propositions, leur désordre réconfortant, le côté toujours prêt à basculer de ses personnages, leurs bras très longs, les perspectives inédites, l'hésitation des lignes ou la sauvagerie des gribouillis, son sens de l'espace, du

remplissement non homogène, les cheveux tout droits sur les crânes, les doigts écartés, etc. J'aime surtout la liberté inimitable avec laquelle il pose les couleurs. J'ai beau essayer de dessiner comme un enfant de 5 ans, le résultat est bien loin du compte. Je suis handicapée par des réflexes persistants (le rouge et le rose ne vont pas ensemble, ni le blanc et le jaune, blablaba).

De nombreux observateurs ont décrit chez Twombly cette réconciliation picturale de l'adulte avec la vitalité ou la liberté enfantine, tout en marquant – bien entendu – la non-coïncidence de ses oeuvres avec les productions des enfants. Malgré sa sensibilité aux compositions gauches, sales, « tripotées », « déjetées » de l'artiste américain, Roland Barthes voyait chez Twombly une « paresse » (et donc une « élégance extrême ») sans commune mesure avec le caractère appliqué (on tire la langue) et appuyé du dessin d'enfant. D'autres ont pu invoquer l'intention artistique, non manifeste ou moins construite chez l'enfant. Dans son texte sur « Le corps parlant de Cy Twombly » (cf. catalogue de l'exposition), Richard Lee-man rappelle que l'artiste avait apporté une réponse à ce problème, indiquant que « sa ligne est enfantine (*childlike*), mais pas puérile (*childish*) ». Twombly disait encore à ce propos : « C'est très difficile à imiter : pour avoir cette qualité, il faut se projeter soi-même dans la ligne de l'enfant, cela doit se ressentir ». Dessiner *comme* un enfant de 5 ans, ce n'est pas, ce n'est pas à la portée de tout le monde. *Un enfant de cinq ans pourrait le faire*, oui, sans doute, il pourrait en tout cas profiter encore de cette liberté que Twombly a tellement bien su convertir, mais un adulte non-artiste ne le pourrait pas.

Maud Hagelstein